

## REPORTAGE

Le dernier film du réalisateur de « Mission », déjà sorti en Espagne et attendu en France à l'automne, met en évidence la nouvelle attitude de communication de la prélatrice qui veut corriger sa légende noire

# Comment Roland Joffé banalise l'Opus Dei

ROME  
De notre envoyé spécial permanent

De toute évidence, la rentrée cinématographique, cet automne, sera chaude, du moins pour les cinéphiles catholiques. Sur les écrans français apparaîtront successivement deux films. Le premier, *Habemus Papam*, où le tendre Nanni Moretti met en scène un pape fragile et démissionnaire (lire *La Croix du 18 avril*), fait l'objet ces jours-ci en Italie d'une campagne de boycott menée par les « papaboys », sur le mode « *Touche pas à mon pape* ». Le second, *There Be Dragons*, est la dernière œuvre de Roland Joffé. Sorti en Espagne le 25 mars dans 300 salles, attendu aux États-Unis le 6 mai, il traîne déjà derrière lui une odeur de soufre, et pas seulement en raison de son thème, la guerre civile espagnole. Car le protagoniste essentiel en est le P. Josémaría Escrivá de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei, canonisé par Jean-Paul II le 6 octobre 2002.

Catéchèse hollywoodienne ? Outil de propagande de l'Opus Dei ? « Vie de saint » passée au crible de la « dream factory » (lire *repères*) ? Le débat est lancé et les avis sont partagés. Avec *Mission*, en 1986, Palme d'or à Cannes, Joffé, réalisateur athée, avait dépeint avec lyrisme l'œuvre missionnaire des jésuites au Paraguay au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'année précédente, avec *La Déchirure*, il avait débridé la plaie du génocide cambodgien. En 1992, dans *La Cité de la joie* (1992) il s'était inspiré, à Calcutta (Inde), de l'histoire du P. Gaston Dayanand, prêtre suisse du Prado, dans son bidonville de Pilkhana, érigée en best-seller par Dominique Lapierre.

Pourquoi donc avoir choisi l'Opus Dei ? « *Parce que Josémaría Escrivá propose à chacun de trouver Dieu dans la vie quotidienne. Cette proposition s'adresse à tout être humain qui cherche à aimer et à être aimé* » a répondu benoîtement Joffé, en marge de la projection de son film, le 28 mars, au séminaire américain de Rome, en présence de cardinaux et de responsables de la Curie. Il a ajouté, sans toutefois trancher : « *Où se trouvait Dieu dans la guerre civile espagnole ?* »

Pour comprendre l'enchaînement de circonstances qui a conduit à la mise en œuvre du projet *There Be Dragons*, il faut remonter à 2003. Cette année-là paraît le *Da Vinci Code* de Dan Brown. 86 millions d'exemplaires de ce thriller mystico-religieux, mettant à mal l'Opus Dei, seront vendus dans le monde. Trois ans plus tard, le film homonyme de Ron Howard relancera la polémique. Ce sera l'occasion pour l'Opus Dei d'un virage essentiel dans sa communication. Forte de ses 80 000 membres laïcs dans 61 pays (dont un petit millier en France), la prélatrice cultivait jusque-là une réelle discrétion, indifférente à sa « légende noire » l'accusant de comportements sectaires, de financements occultes, d'être une Église dans l'Église, et de liens avec les droites, voire les extrêmes droites du monde entier. Si en France son implantation réduite et peu publique pouvait prêter le flanc à ces analyses, ce n'était pas toujours le cas ailleurs. Ainsi, à Rome, elle anime l'Université pontificale de la Sainte-Croix, avec en son sein une faculté de communications sociales, où se réalise un important travail d'analyse des *mass medias*, de leur analyse du fait religieux. Des sessions de formation sont notamment organisées à destination des journalistes spécialisés de tous les continents. C'est là, entre autres, qu'a germé l'idée simple, relevant des arts martiaux asiatiques : retourner la « légende noire » au profit de la prélatrice, non pas en combattant, mais en usant de la force des opposants, de leur langage artistique, culturel, intellectuel. Donc, jouer la transparence, répondre aux demandes des journalistes, investir les studios de radio,



L'acteur britannique Charlie Cox incarne Josémaría Escrivá dans *There Be Dragons*. Pour ce rôle, il a été conseillé par le P. John Wauck.

## REPÈRES

Une « vie de saint » revisitée par Hollywood

► Usant sans modération des condiments habituels de la fresque historique hollywoodienne,

*There Be Dragons* vise un public familial.

► Le film évite le manichéisme, tout en donnant plutôt le beau rôle aux républicains, ce qu'une partie de la droite espagnole lui reproche aujourd'hui. Lentement mais sûrement, Joffé tisse une auréole au-dessus du personnage de Josémaría Escrivá de Balaguer (interprété par Charlie Cox), autour duquel l'amour, la mort... et le pardon se donnent rendez-vous en une valse tragique.

► *There Be Dragons* est silencieux sur l'Opus Dei elle-même, s'en tenant à quelques séquences tournées lors de la canonisation à Rome de son fondateur.

de télévision... et de cinéma. Objectif : rendre l'Opus Dei banale à tous égards, en tant que mouvement d'Église parmi bien d'autres.

Aux côtés de Roland Joffé, l'homme de l'Opus est un prêtre américain, le P. John Wauck. Issu d'une famille de Chicago membre de l'Opus, il a été, avant son ordination au sein de la prélatrice, la « plume » du ministre de la justice de George W. Bush, William Barr, et du gouverneur démocrate de Pennsylvanie, Robert P. Casey. À Rome depuis dix ans, le P. Wauck enseigne la littérature et la théologie à la Sainte-Croix et dans plusieurs universités américaines. Il raconte : « *L'idée de tourner une biographie de Josémaría Escrivá est venue d'un membre californien de l'Opus, qui travaillait à Hollywood. Il en a parlé à Roland Joffé. Et celui-ci s'est tout de suite passionné.* »

**En Espagne, le film a rapporté en deux semaines autant que « Des hommes et des dieux » en douze semaines.**

Mais l'affaire n'a pas été simple à monter. Il fallait trouver 35 millions de dollars (24,5 millions d'euros). « *Si cela avait été le projet de l'Opus, le soutien aurait été beaucoup plus important* » sourit le P. Wauck. Finalement, une centaine d'investisseurs ont contribué, dont cinq principaux : Joffé lui-même pour un million, la télévision privée espagnole Antena 3, et deux membres espagnols de l'Opus. Le P. Wauck, pour sa part, est le conseiller religieux du film « *comme le fut un jésuite pour Mission* » s'empresse-t-il de préciser. Ni plus, ni moins. « *Je n'étais pas payé par l'Opus, mais par Joffé. Sur le tournage, je donnais aux comédiens des conseils pratiques sur la façon de s'habiller, de célébrer, de s'exprimer.* » L'acteur principal, Charlie Cox, a passé une semaine en sa compagnie avant le tournage pour

se familiariser avec le héros du film ainsi qu'avec l'Opus. « *Escrivá était un homme extraordinaire. Il se trouve qu'il était prêtre* », affirme aujourd'hui le comédien. De même, Olga Kurylenko, qui fut une James Bond girl dans *Quantum of Solace*, explique : « *Je n'avais jamais entendu parler de Josémaría Escrivá : rencontrer Dieu au milieu du monde, pas seulement en allant à l'Église, en faisant bien son travail et en se donnant aux autres.* » De même, Wes Bentley (*American Beauty*), qui campe le « méchant » du film, avoue : « *Ce film fut pour moi une expérience spirituelle. Ce tournage m'a aidé à sortir de la drogue... et à donner la vie. Sans ce film, je n'aurais jamais eu le courage d'être père.* »

En Espagne, le film a rapporté en deux semaines 2,2 millions de dollars, soit autant que *Des hommes et des dieux* en douze semaines. La critique est partagée. *El Mundo* (centre gauche) y voit « *117 minutes de catéchisme* », tandis que *La Gaceta* (droite) est restée coite. Juanma Ruiz, des *Cahiers du Cinéma* espagnol, y a vu « *un outil de propagande en faveur de Josémaría Escrivá qui, étant tellement explicite, ne fera pas de bien à l'image du saint* ». Mais Guzman Urrero, du site Cine y Letras relève : « *Ce film n'est pas une collection d'images pieuses. Joffé est agnostique et son film peut intéresser tout spectateur, catholique ou non.* » Enfin, *El País* loue le professionnalisme de Joffé et la qualité des séquences de combat.

Le vaticaniste américain John Allen, observateur réputé de l'Opus Dei, estime que *There Be Dragons* « *pourrait attiser les mêmes passions que la Passion de Mel Gibson* ». Pour lui, « *sans aucun doute, les empreintes digitales de l'Opus marquent ce projet* ». Et il s'interroge : « *L'inévitable controverse va-t-elle attirer les spectateurs, ou les en détourner, même ceux qui auraient pu être intéressés ?* » Réponse en France à l'automne.

FREDERIC MOUNIER